

POUR UNE DÉFINITION DE L'EXIL D'APRÈS MILAN KUNDERA : La nostalgie ou l'ambiguïté de la mémoire d'un réfugié

ANA MARIA ALVES
IPB-ESE&CLLC- AVEIRO
amalves@ipb.pt

Résumé : L'article propose une approche de Milan Kundera, auteur qui quitte Prague et se réfugie en France en 1975. Déchu de sa nationalité tchèque, il obtient la nationalité française en 1981 et commence à écrire en français à partir de 1995. Il devient l'un des plus célèbres écrivains émigré de notre temps et développe dans son œuvre sa vision de l'exil. Notre propos est de dévoiler cette vision, cette notion de l'exil, de la mémoire, de l'émigration « l'un des phénomènes les plus étranges de la seconde moitié du XXème siècle » (Kundera 2003 : 22) comme le souligne Kundera dans *L'Ignorance*. Nous partirons d'écrits tels que *L'Insoutenable légèreté de l'être*, *La vie est ailleurs*, *Les testaments trahis*, *Une Rencontre*, *L'Ignorance* pour développer le thème ciblé tout en soulignant l'importance de la culture, qui rachète l'horreur de ses temps d'exil, « en la transsubstantiant en sagesse existentielle » (Kundera 1993 : 273).

Mots-clés : Kundera, exil, émigration, mémoire, nostalgie, littérature

Abstract: The article intends to present an approach to Milan Kundera, an author who leaves Prague and takes refuge in France in 1975. Stolen of his Czech nationality, he obtains the French nationality in 1981 and begins to write in French from 1995. He becomes one of the most renown writers who have migrated in our time and develops, in his work, his vision of the exile. Our aim is to unravel this vision, this notion of exile, memory, emigration as "one of the strangest phenomena of the second half of the 20th century" (Kundera 2003: 22), as Kundera points out in *L' Ignorance*. We will start with writings such as *L'Insoutenable légèreté de l'être*, *La vie est ailleurs*, *Les testaments trahis*, *Une Rencontre*, *L'Ignorance* in order to develop the theme while emphasizing the importance of culture, which redeems the horror of his days of exile, « by transubstantiating it into existential wisdom » (Kundera, 1993: 273).

Keywords : Kundera, exile, emigration, memory, literature

Qui vit à l'étranger marche dans un espace vide au-dessus de la terre sans le filet de protection que tend à tout être humain le pays qui est son propre pays, où il a sa famille, ses collègues, ses amis, et où il se fait comprendre sans peine dans la langue qu'il connaît depuis l'enfance (Kundera, 1984 : 116).

Partons de ce passage de *L'Insoutenable légèreté de l'être*, où l'émigré est présenté comme un être en permanent équilibre tel un acrobate suspendu sur un fil. Image d'une légèreté qui devient insoutenable quand celle-ci est mise en contraste avec le manque de soutien qu'un filet de protection est censé donner. En outre, « la légèreté est insoutenable, certes, mais elle est aussi salvatrice » (Tallendier, 2011 : 55). Cette représentation fait allusion au fardeau de la destinée de l'émigré ici comparée à la légèreté d'un acrobate qui se prépare « à une constante gymnastique entre sentiments de légèreté et de pesanteur cette dyade essentielle » (Aubron, 2011 : 83).

Autrement dit, en arrivant dans un pays d'accueil, l'étranger se trouve face à un sentiment intrinsèque de nostalgie par rapport à son pays d'origine car il sort de son cocon où la langue maternelle était reine pour se retrouver dans un univers anonyme, dans le vide, dans l'abîme, dans l'inconnu que la nouvelle langue représente. Julia Kristeva fait référence à ce déséquilibre entre une langue et l'autre, quand elle affirme :

ne pas parler sa langue maternelle. Habiter des sonorités, des logiques coupées de la mémoire (...) du sommeil aigre doux de l'enfance (...), ce langage d'autrefois [qui] se fane sans jamais vous quitter. Vous vous perfectionnez dans un autre instrument (...) vous pouvez devenir virtuose avec ce nouvel artifice. (...) Vous avez le sentiment que la nouvelle langue est votre résurrection (...). Mais l'illusion se déchire quand vous vous entendez (...) et que la mélodie de votre voix vous revient bizarre (Kristeva, 1998 : 27-28).

Il y a là le sentiment d'être autre, étranger à soi-même éprouvant le besoin de se réfugier dans le silence « silence non pas de colère qui bouscule les mots au bord de l'idée et de la bouche ; mais silence qui vide l'esprit » (Kristeva, 1998 : 29). Dans la découverte de cette nouvelle réalité, de cette nouvelle langue l'étranger déraciné ne ressent pas le besoin de : « parler à ceux qui croient avoir leurs propres pieds sur leur propre terre ? L'oreille ne s'ouvre aux désaccords que si le corps perd pied. Il faut un certain déséquilibre, un flottement sur quelque abîme pour entendre un désaccord. (...) quand l'étranger ne dit pas son désaccord, il s'enracine (...) dans son propre monde de rejeté » (*idem* : 30). Ce sentiment de rejeté renforce le sentiment de nostalgie du pays et de la langue maternelle que tous les étrangers ressentent lorsqu'ils sont bousculés et forcés à un recommencement, à un nouveau départ.

Le Livre du Rire et de l'Oubli, confirme ce sentiment de nostalgie comme un « état tourmentant né du spectacle de notre propre misère soudainement découvert » (Kundera, 1985 : 200). La nostalgie, comme le souligne Kundera dans *L'Ignorance* « n'éveille pas de souvenirs, elle se suffit à elle-même, à sa propre émotion, tout absorbée qu'elle est par sa seule souffrance ». (Kundera 2003 : 42). L'auteur réfléchit à l'étymologie du terme nostalgie tout en explorant les diverses traductions du concept qui s'adapte à tout être qui vie en situation d'émigré :

La nostalgie est donc la souffrance causée par le désir inassouvi de retourner. La majorité des Européens peuvent utiliser un mot d'origine grecque (*nostalgie, nostalgia*), puis d'autres mots ayant leurs racines dans la langue nationale : *añoranza*, disent les Espagnols; *saudade*, disent les Portugais. (...) En espagnol, *añoranza* vient du verbe *añorar*, avoir de la nostalgie, qui vient du catalan, *enyorar*, dérivé lui du mot latin *ignorare* (ignorer). Sous cet éclairage étymologique, la nostalgie apparaît comme la souffrance de l'ignorance. (Kundera, 2005 : 9-11)

Il s'agit d'un sentiment que notre écrivain, lui-même émigré, connaît par expérience vécue et qui s'abat sur lui ce qu'évoque bien *Le Livre du Rire et de l'Oubli*, premier roman qu'il écrit en exil. Par le biais d'une description autobiographique, il nous fait découvrir combien il souffre d'être séparé de ses amis « j'ai dans l'œil [dit-il] une larme qui, semblable à la lentille d'un télescope, me rend plus proches leurs visages » (Kundera, 1978 : 210-11).

Cet extrait montre que les souvenirs qu'il retient dans sa mémoire sont encore à la distance d'un regard télescopique dans son passé récent. Cependant, il a conscience que ses souvenirs tendent à s'éloigner, à se dissiper, à disparaître. La grande idée de Kundera, par ailleurs renforcée dans son essai intitulé *Rideau*, est de suggérer que l'oubli et la mémoire sont « deux forces qui se mettent immédiatement à l'œuvre et coopèrent : la force de l'oubli (qui efface) et la force de la mémoire (qui transforme) » (Kundera, 2005 : 181).

L'ambiguïté que nous retrouvons dans ce rapport de forces, mémoire/oubli est un phénomène qui se reproduit inévitablement chez un émigré qui souffre de l'éloignement provoqué par l'exil.

Cet exil, selon Monique Selz, (Selz 2002 : 115-125), peut être interprété sous différents angles qui impliqueraient des situations différentes dans leurs problématiques et leurs effets. D'après elle, l'exil peut être territorial/géographique, contraint, provoqué par des circonstances liées à une situation politique ou économique, ou bien langagier. Cet exil peut aussi se révéler comme étant un exil identitaire, un exil choisi.

Pour Kundera, représentant de la résistance intellectuelle tchèque qui se positionne contre le système totalitaire, il s'agit d'un exil contraint vu qu'il se retrouve banni de l'univers littéraire, interdit de publication depuis le Printemps de Prague, et donc censuré. Il décide alors de prendre le chemin de l'exil en s'établissant en France. Il s'installe tout d'abord à Rennes pour occuper la chaire de Lettres à l'Université et, plus tard, à Paris où il vit naturalisé français depuis 1981. En 1995, il commence à écrire en français, devenant ainsi une voix migrante au sein de la littérature française actuelle.

C'est à travers cette voix migrante que nous découvrons, en 2009, dans son essai *Une rencontre*, sa position sur le thème de l'exil position qu'il n'a d'ailleurs jamais cachée. Il nous fait part d'une vision non-conformiste et lucide de l'exil, vision en affinité avec celle de Vera Linhartova, poétesse tchécoslovaque qu'il apprécie :

La seconde moitié du siècle passé a rendu tout le monde extrêmement sensible au destin des gens chassés de leur pays. Cette sensibilité compatissante a embrumé le problème de l'exil d'un moralisme larmoyant et a occulté le caractère concret de la vie de l'exilé qui a su souvent transformer son bannissement en un départ libérateur « vers un ailleurs, inconnu par définition, ouvert à toute les possibilités » (Kundera, 2009 : 123).

Dans les paroles de l'auteur, le concept d'exil tout d'abord perçu en tant que déracinement, errance, souffrance conçue sous la forme dramatique du départ vers la terre promise, peut devenir libérateur, lumineux ouvrant « des horizons insoupçonné » (Kundera, 1987 : 151).

L'auteur est convaincu que l'« on ne peut plus parler de l'exil comme on en parlait jusqu'ici » (Kundera, 2009 : 125). Cette idée est renforcée par les propos de François Tallendier qui soutient que « l'exil est chez Kundera une valeur ambiguë, à la fois drame et salut » (Tallendier, 2011 : 55).

A l'instar de Kundera, nous pouvons ici rappeler les paroles de Trigano qui défend lui aussi que nous devons, « apprendre à voir l'exil comme un choix libre, un projet créatif que l'homme fait dans la condition de déracinée » (Trigano, 2001 : 31). Trigano ajoute à cette réflexion que « avec l'exil, un tournant radical est vécu : ou bien l'exilé se perd corps et biens avec la dislocation de la ronde de la transmission, ou bien il se fait commencement d'une transmission à venir, se haussant à la hauteur d'un héros, inaugurant une histoire nouvelle (*idem* : 14-15).

C'est ce que Kundera propose : - inaugurer une histoire nouvelle, une nouvelle conception de l'exil. Conception qui l'amène à découvrir son état récent d'émigré et à rechercher un nouvel imaginaire qu'il reproduit dans ses romans dans la langue de son

pays d'accueil. Dans une interview accordée au *Journal de Genève*, daté du 18 janvier 1998, Kundera avoue ce que signifie pour lui écrire en français :

Quand je parle tchèque, les mots sortent tout seuls, sans aucun effort, peut-être même (voilà l'envers de toute facilité) sans ma pleine présence d'esprit. Quand je parle français, rien n'est facile, aucun automatisme verbal ne me vient en aide. (...) Le français ne remplacera jamais la langue de mes origines ; c'est la langue de ma passion (...) Moins la langue française m'aime et plus elle me passionne.

D'après François Ricard, autre critique de l'œuvre de l'écrivain, « le tchèque a beau faire place au français, le style de Kundera, lui, demeure inchangé ». Dans sa postface à *L'Ignorance* (Kundera, 2003 : 233), il ajoute que « le lecteur familier du Kundera tchèque se sent d'emblée chez lui en abordant le Kundera français : c'est la même « voix », la même « méthode », le même « univers esthétique » (*ibidem*).

Le dialogue entre langues et cultures est posé par l'auteur qui se permet une écriture en français montrant de la sorte que son imaginaire est libre, souple, translinguistique, transculturel. « La notion même de patrie », dit-il dans son roman *L'Ignorance*, « le sens noble et sentimental de ce mot, est liée à la relative brièveté de notre vie qui nous procure trop peu de temps pour que nous nous attachions à un autre pays, à d'autres pays, à d'autres langues » (Kundera 2003 : 139-140). Il s'agit en quelque sorte d'un passage éphémère auquel nous ne devons pas nous attacher, laissant une ouverture à d'autres possibilités, à d'autres découvertes et à d'autres aventures préservant « l'espace de liberté et l'Ouvert des multiples possibles » (Dufresnois, 1996 : 44).

Ce thème de l'exil – ou de l'émigration se retrouve dans toute l'œuvre. Dans *Les Testaments trahis*, Kundera définit le terme émigration comme un « séjour forcé à l'étranger pour celui qui considère son pays natal comme sa seule patrie » (Kundera, 1993 : 117). Toutefois, l'émigration peut aussi, d'après lui, être envisagé comme un nouvel espace de liberté, un nouvel horizon d'opportunités car elle se « prolonge et une nouvelle fidélité est en train de naître, celle au pays adopté » (*ibidem*). Le pays d'adoption permet alors d'exister à nouveau et d'après l'auteur « l'existence est le champ de possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. (...) Exister, cela veut dire : être-dans-le-monde. Il faut donc comprendre (...) son monde comme possibilités » (Kundera, 1986 : 57).

Dans son cas, son pays d'adoption lui a permis la légitimation artistique. Son œuvre est connue et reconnue par le monde médiatique. Monde qu'il abomine à cause de l'ampleur des commentaires véhiculés par la presse autour des raisons qui l'ont amené à

s'exiler. C'est pourquoi à partir de 1985, il n'accorde plus d'entretiens acceptant seulement de répondre aux questions par écrit. Cette dernière interview donnée à Bernard Pivot montre combien la mésentente entre Kundera et les médias était remplie de mépris :

L'esprit des médias est contraire à celui de la culture (...); la culture est basée sur l'individu, les médias mènent vers l'uniformité; la culture éclaire la complexité des choses, les médias les simplifient; la culture n'est qu'une longue interrogation, les médias ont une réponse rapide à tout; la culture est la gardienne de la mémoire, les médias sont chasseurs de l'actualité (Kundera, cité dans Pivot, 1985 : 484-488).

Dès lors, Kundera sépare les circonstances de sa vie personnelle de son statut de romancier et se tient à l'écart des grands événements du monde littéraire et des médias. Il affirme d'ailleurs dans *Les Testaments trahis* : « Il y a des choses qu'on ne peut que taire » (Kundera, 1993 : 116).

Prenant un recul sur ce monde, repli, bien des fois nécessaire aux écrivains migrants, il trouve refuge dans ses romans où les thèmes se centrent sur la question essentielle de toute son œuvre, explicitée dans *Les testaments trahis* : « Combien de temps l'homme reste-t-il identique à lui-même ? » (Kundera, 1993 : 116), aspect souligné par François Ricard dans sa postface à *L'Ignorance* : « que devient l'existence humaine dans le piège de l'émigration ? Ou mieux encore : que devient l'existence quand l'homme a cessé de vivre dans un monde qu'il peut considérer et aimer comme sa patrie ? » (Kundera, 2003 : 231).

Ricard ajoute à sa réflexion cette dernière question : « Se peut-il que l'exilé soit un homme en paix ? (...) que le désir du retour au pays natal ne soit pas pour lui un désir mais une obligation, un fardeau plutôt qu'une attente ? » (*idem* : 227).

Les personnages kundériens se débattent face à ces questions existentielles et tentent de les comprendre. Comme le souligne Ana Paula Coutinho « ses personnages présentent, en règle générale, des caractéristiques qui les rapprochent plus de tous ceux qui ont dû fuir les régimes totalitaires que des émigrés à proprement parler qui, pour des motifs historiques et économiques, se sont vus obligés de se déplacer, massivement, vers les pays plus riches et plus prospères » (Coutinho, 2006 : 100).

Prenant comme exemple le dixième roman de Kundera *L'Ignorance*, nous pouvons observer que l'auteur met en scène deux émigrés tchèques qui avaient fui la Tchécoslovaquie après l'intervention russe de 1968. Ces deux personnages sont ici représentés par Irena qui s'était établie à Paris et Josef qui avait fait route vers le Danemark où il s'y était installé. Ils ont construit, tous les deux, une vie et une identité

nouvelles. Après vingt ans d'exil, ils reviennent à Prague et ressentent une étrangeté profonde face à cette nouvelle ville. Ils s'interrogent sur la question du retour. Ils se demandent si cette nostalgie du retour au pays natal - nostalgie conçue traditionnellement par les émigrés comme rêve ou même paradis où se déploie un « parfum incommunicable (...) [une] essence immatérielle » (Kundera 2003 : 37) - ne serait pas un leurre.

[Irena] avait toujours considéré comme une évidence que son émigration était un malheur. Mais, se demande-t-elle en cet instant, n'était-ce pas plutôt une illusion de malheur, une illusion suggérée par la façon dont tout le monde perçoit un émigré ? Ne lisait-elle pas sa propre vie d'après un mode d'emploi que les autres avaient glissé entre ses mains ? Et elle se dit que son émigration, bien qu'imposée de l'extérieur, contre sa volonté, était peut-être, à son insu, la meilleure issue à sa vie. Les forces implacables de l'Histoire qui avaient attenté à sa liberté l'avaient rendue libre. (Kundera, 2003 : 30)

Irena se sent effectivement libre, mais dès son retour à Prague, elle s'aperçoit que son passé avait été dépouillé, devenu inconnaissable, impénétrable. Josef, de son côté, ressent la même chose. Irena et Josef prennent, tous deux, tristement conscience que leur passé est enseveli à jamais. Aucune référence géographique ne correspond à leur souvenir, la ville est transformée. Aucun proche, aucun ami ne désire revisiter le passé lointain avec eux et plus étrange encore personne ne se montre intéressé par leur expérience d'une séparation de vingt ans vécue ailleurs. L'indifférence, le détachement de leurs proches est monstrueux et tout à fait douloureux pour nos deux personnages.

Après avoir rencontré ses vieilles amies à Prague Irena avoue que « c'était une conversation bizarre : moi, j'avais oublié qui elles avaient été ; et elles ne s'intéressaient pas à ce que je suis devenue. (...) Les gens ne s'intéressent pas les uns aux autres, et c'est normal » (*idem* : 192-193). Irena prend conscience que le temps a coupé les liens. Douloureuse vérité qui la pousse à retourner à Paris reprenant, de la sorte, le chemin de l'exil.

Plus pénible encore est de découvrir, comme le souligne le protagoniste Josef, que la langue maternelle est devenue étrangère à l'ouïe. Cette remarque est soutenue à l'instant où Josef quitte Prague, au moment précis où « il entendait parler tchèque et [prenait conscience que] c'était de nouveau, monotone et désagréablement blasé, [et qu'il s'agissait d'] une langue inconnue » (*idem* : 223). Non seulement Josef ne s'identifie plus avec sa langue maternelle, mais encore il s'aperçoit, après que son frère lui ait remis son journal de lycéen retrouvé dans sa maison natale, que la personne qui y est décrite ne lui correspond plus : « pendant son absence, un balai invisible était passé sur le paysage de

sa jeunesse, effaçant tout ce qui lui était familier; le face-à-face auquel il s'était attendu n'avait pas eu lieu » (*idem* : 63). Cette expérience amène Josef à prendre conscience qu'il n'appartient plus à ces lieux : « il n'éprouve aucune affection pour ce passé qui, impuissamment, transparait ; aucune envie de retour ; rien que légère réserve : détachement » (*idem* : 87). Aucun regret, aucun sentiment de nostalgie n'est ressenti par Josef, d'ailleurs, d'après lui, « l'insuffisance de nostalgie est (...) la preuve du peu de valeur de sa vie passée » (*ibidem*). Josef a nettement conscience que sa mémoire ne lui joue pas un tour, elle ne lui « offrait (...) rien de ce qui pouvait lui rendre chère sa vie dans son pays, il a franchi la frontière d'un pas leste et sans regret » (*idem* : 89) vers son Danemark adoptif là « où il se sent plus léger, plus libre » (*ibidem*).

Il nous paraît important de souligner que la déception de ces deux émigrés est absolument réelle, l'imaginaire du retour, « énigme même de [la] condition moderne, (...) qui hante les exilés » (*idem* : 231) est complètement bouleversé et devenu impossible. Les personnages de *L'Ignorance* ont conscience que s'ils revenaient s'installer dans leur Bohême natale, devenu la République tchèque, on leur demanderait d'effacer vingt ans de vie.

Évoquant la condition d'émigré, Kundera soutient, une fois encore, « la relativité essentielle des choses humaines » (Kundera, 1986 : 18), l'imperfection, la limitation, la fragilité de l'idée préétablie qui découle du sentiment d'appartenance au pays natal. Il constate, de la sorte, le manque de justesse qui résulte de l'ignorance ou bien de l'hypocrisie que ce sentiment peut provoquer dans la vie de l'exilé.

Cette fausseté de l'inévitable retour au pays natal est renforcée par Kundera, tout au long du récit, lorsqu'il fait allusion à la figure d'Ulysse, premier héros de la littérature occidentale, héros de la nostalgie. Dans l'article « Jeux de l'exil et du hasard », Guy Scarpetta, considère que Kundera sollicite cette référence non « par souci d'inscrire ce qu'il écrit dans une tradition, mais surtout pour établir un jeu de *contrepoints culturels* propres à éclairer la fiction qu'il déploie. Ulysse, au fond, n'aurait-il pas mieux fait de demeurer auprès de Calypso, plutôt que de s'en retourner à Ithaque, où nul ne le reconnaît ? » (Scarpetta, 2003).

Une telle hypocrisie, un tel sentiment de déception ressentie par ces deux émigrés, Irina et Josef, ne serait-il pas partagé par Ulysse qui, comme le révèle l'auteur de *L'Ignorance*, « Pendant vingt ans (...) n'avait pensé qu'à son retour. Mais une fois rentré, il comprit, étonné, que sa vie, l'essence même de sa vie, son centre, son trésor, se trouvait hors d'Ithaque, dans les vingt ans de son errance. Et ce trésor, il l'avait perdu » (Kundera, 2003 : 42-43) ? En évoquant Ulysse, Kundera se demande si nous ne devrions

pas réécrire le mythe homérique et le substituer par le mythe moderne de l'émigré européen du XXI^e siècle.

Cette réflexion est clairement posée par l'auteur dans *L'Ignorance* quand il se demande si « *L'Odyssée* serait-elle concevable de nos jours et (...) l'épopée du retour appartient-elle encore à notre époque » (*idem* : 65).

Comme le montre bien Scarpetta, l'intention de Kundera est d'évoquer « le paradoxal bonheur de l'exil, sa fécondité insoupçonnée » (Scarpetta, 2011 : 59) son interprétation multiple.

Dans *L'Ignorance*, roman de l'impossible retour, que nous avons ici pris comme exemple, l'idée n'est pas d'« illustrer des thèses préétablies, ou de transmettre un message, mais à l'inverse de déstabiliser nos certitudes (...) d'explorer dans l'expérience humaine des zones de paradoxe, d'indécision, d'ambiguïté » (*ibidem*). Prenant comme *leitmotiv* le piège de l'émigration, Kundera dépasse sa pensée sur l'exil pour se pencher sur le paradoxe de l'existence humaine sur ce qu'elle « a d'essentiellement inacceptable. » (Kundera, 1984 : 357). L'auteur met en évidence que « la seule chose qui nous reste face à cette inéluctable défaite qu'on appelle la vie est d'essayer de la comprendre » (Kundera, 2005 : 23). Kundera cherche donc à rendre compte de la complexité de la vie et de l'expérience de l'émigré tout en dévoilant son expérience d'écrivain migrant, tout en posant un regard pénétrant sur le monde, sur la diversité culturelle d'une Europe moderne.

Bibliographie

AUBRON, Hervé (2011). « Le kitsch universel », *Magazine Littéraire*, n° 507, avril 2011, p. 83.

COUTINHO, Ana Paula (2006). « L'Arithmétique de l'Emigration selon Milan Kundera » <URL : <http://www.apef.org.pt/actas2006/AM122006.pdf>>

DUFRESNOIS H., MIGUEL C. (1996). *La Quête ou pratique de l'exil*. Paris : L'Harmattan. *Journal de Genève*, 18 janvier 1996.

KRISTEVA, Julia, (1998). *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Gallimard.

KUNDERA, Milan (1984). *L'Insoutenable légèreté de l'être*. Paris : Gallimard, Coll. Folio.

KUNDERA, Milan (1985). *Le Livre du Rire et de l'Oubli*. Paris : Gallimard, Coll. Folio [1^e éd. 1978].

KUNDERA, Milan (1986). *L'Art du Roman*. Paris : Gallimard.

KUNDERA, Milan (1987). *La Vie est ailleurs*. Paris : Gallimard, Coll. Folio.

- KUNDERA, Milan (1993). *Les Testaments trahis*. Paris : Gallimard, Coll. Folio.
- KUNDERA, Milan (2005). *L'Ignorance* (Postface de François Ricard). Paris : Gallimard [1e éd. française 2003].
- KUNDERA, Milan (2005). *Le Rideau*. Paris : Gallimard.
- KUNDERA, Milan (2009). *Une Rencontre* (essai, écrit en français; première édition). Paris : Gallimard.
- PIVOT, Bernard (1985). « Interview avec Milan Kundera », *Écrire, lire et en parler*. Paris : Éd. Robert Laffont.
- TALLENDIER, François (2011). « Le roman comme zone franche », *Magazine Littéraire*, n°507, avril 2011, pp. 54-55.
- TRIGANO, S. (2001). *Le Temps de l'exil*. Paris : Payot.
- SCARPETTA, Guy (2003). « Jeux de l'exil et du hasard ». <URL : <http://www.monde-diplomatique.fr/2003/05/SCARPETTA/10170>>.
- SCARPETTA, Guy (2011). « Absolument récalcitrant », *Magazine Littéraire*, n° 507, avril 2011, pp. 58-59.